

Nna Aldjia a dit :

Aldjia Ouamara

Née Naït Mouloud

Les Editions La Pensée, 2013.



L'hagiographie mahométane enseigne que le prophète Mahomet, analphabète alors de son état, reçut dans la caverne de Hira une injonction par ces mots d'Allah dès la dictée de la première sourate : « Lis ! Lis au nom de ton Dieu... ».

Quoique la comparaison soit quelque peu forcée pour ne pas dire osée, Nna Aldjia, appelée aussi affectueusement Khalti Aldjia (tante Aldjia), tient de ces obsédés de la rime, amoureux du vers ciselé que lui dicte on ne sait quel génie ou djinn, non dans une grotte mais sur les cimes du Djurdjura kabyle. Femme dans une dure société patriarcale, elle en composa dès sa prime jeunesse à l'abri des oreilles malveillantes. Elle précise bien dans la préface que « la poésie, quand elle vous atteint, vous ne dormez plus ». On comprend pourquoi dans un de ses poèmes (« je marche »), elle dit raconter au rocher quoique le sachant inerte et sans réponse.

Ses poèmes, souvent longs, elle les commence par cette formule « Nnigh-as », littéralement « je lui ai dit » qu'il faut

trahir en la traduisant par « j'ai composé ». Qui est-ce donc ce « lui » à qui s'adresse la poétesse ? Un narrataire ? Un Dieu ? Un lecteur ? Nous tous ? Un Amour ? Le pouvoir ? Le destin ? A moins que ce soit le vent qui devrait emporter le poème comme une trainée de pollen, d'un lecteur à un autre, créant ainsi le chaînon de la transmission. Quiconque récite un poème kabyle qui n'est pas de son cru le débute par « inna-yas (« il lui a dit ») ou « tenna-yas » (elle lui a dit) : il/elle (le/la poète-sse) lui (l'inconnue) a dit ». Voilà donc un personnage énigmatique et incontournable du poème kabyle que l'oralité, par la seule récitation, impose aux auditeurs sans que ceux-ci en soient perturbés quant à la signification de cette adresse, parce qu'il y a sans doute un consensus poético-culturel sur le caractère innommable de ce tiers (ce « lui ») qui peut être aussi bien tout le monde que personne, voire un être virtuel que d'aucuns peuvent nommer à leur guise.

C'est un privilège que d'entendre de la bouche même du poète le déroulé de ses poèmes. Nna Aldjia, une fois l'incipit « nnigh-as » prononcé, tire son long poème, tel le fil d'une pelote de laine qui se répand à n'en plus finir, récitation scandée ça et là par encore des « nnigh-as » comme pour se recharger et repartir de plus belle.

De sa condition de femme (kabyle, algérienne, avec un long veuvage d'un mari émigré décédé en France), elle en tire une philosophie de la vie et de combat. C'est toute une vision du monde qui est abordée dans ses poèmes, passant de la tristesse qui frise le fatalisme à la joie de l'être ensemble. Jugeons-en plutôt par certains titres des poèmes : *la mort, vie sans sel, la vie dure, fille d'Amazigh, la France, Harraga, les ancêtres, l'espoir, le pétrole, le pain, le printemps berbère, le maquisard, mon Dieu !, le savoir, le mariage d'autrefois, Au*

tour de la femme !, Ô cardeuse de la vie, mémoire, rêve... Sans oublier les poèmes-hommages à des personnalités qu'elle admire : l'écrivain Mouloud Mammeri, le poète si Moh u Mhand, le chanteur Matoub Lounès, le Président Boudiaf, le dramaturge Boubekker Imakhoukhène, la Kahina...

Ne sachant pas transcrire ses poèmes, elle les psalmodie avec jubilation dès qu'elle a une assistance attentive. Lauréate plusieurs fois dans les festivals de poésie en Algérie, ses passages à la télévision ont subjugué plus d'un tant elle force le respect par la langue (Tamazight) qu'elle déploie, riche et variée, avec un débit soutenu, comme si elle luttait contre la mort des mots en voie de disparition, mots qu'elle sauve en les remettant au goût du jour comme on sort des amandes de leurs closeries. Car, si elle n'eut pas la chance de fréquenter l'école, elle se retrouve, en revanche, comme une des gardiennes de sa langue maternelle, d'autant que ces poèmes conçus par la seule force de sa mémoire prodigieuse furent d'abord conçus oralement puis récités par cœur par elle des centaines de fois avant que des âmes charitables¹ aient pris la peine de les transcrire pour aboutir enfin à la publication de ce livre qu'on pourrait intituler « Bréviaire des mots en voie d'extinction », tant il est un festival des expressions d'antan qui sentent l'arôme de la figue sèche trempée dans l'huile d'olive sortie fraîchement d'une jarre.

Il est triste et injuste d'apprendre que cette grande dame à la profondeur d'âme, qui nous a décillé les yeux et réconcilié avec la langue, vient de perdre pratiquement la vue. Heureusement pas son verbe devenu plus visionnaire ■

Alza Pandore

1. Traducteur qu'il faut saluer ici, ainsi que les Editions de la Pensée.